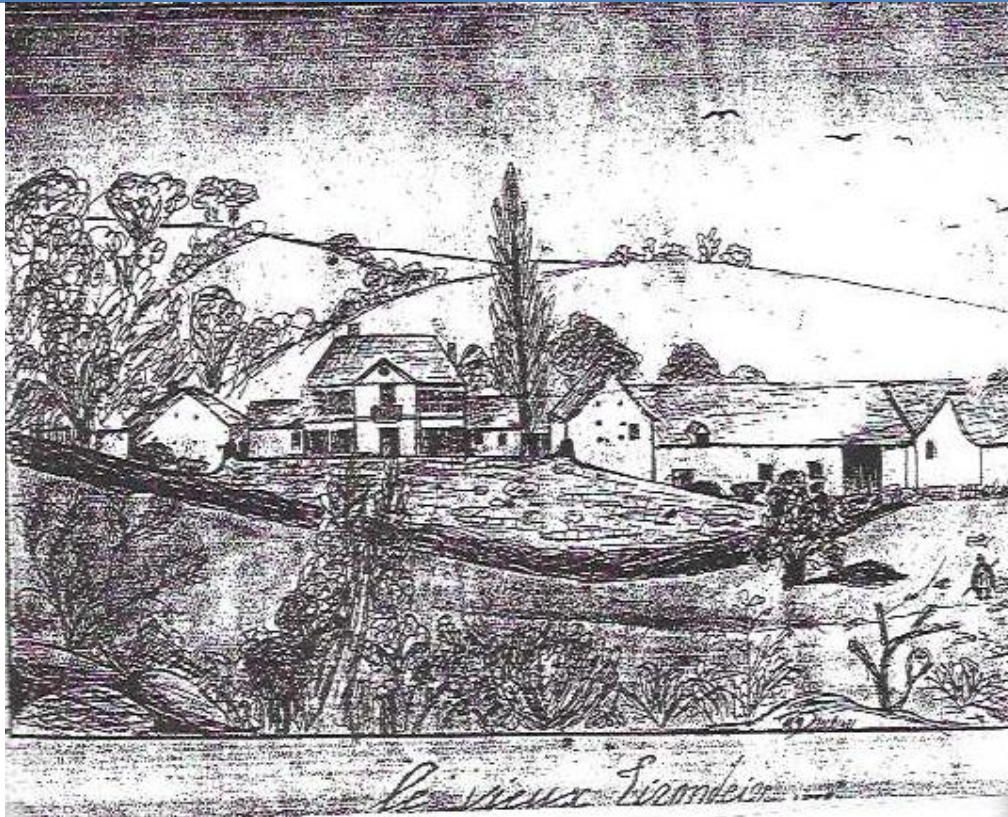


***GENEALOGIE DE LOUBENS
DE VERDALLE (de la Combraille)
Par Antoine de Matharel***



Château du Tirondet d'en-haut (Sannat)

En l'an 2.000, mon cousin Aimery de Verdalle édita pour les descendants de la famille de Loubens de Verdalle un ouvrage de généalogie que je me suis efforcé de résumer dans les pages qui suivent. A ce résumé, j'ajouterai quelques souvenirs personnels qui me permettront de conclure dans les limites de ma mémoire cette belle histoire.

Comme mon cousin, je commence en guise de préface par recopier mot à mot le récit, d'une forme très littéraire, par lequel débute son exposé.

Il était une fois....

« Il était une fois, mon cher enfant, voici très longtemps, presque trois cents ans, à l'époque où notre roi Louis XV, Louis le Bien-Aimé, alors tout jeune encore, commençait à régner sur la France ... Il était une fois dans une petite région au cœur de notre pays, la Combraille, entre les grandes provinces d'Auvergne, du Limousin et le duché du Bourbonnais ... il était un gentil et preux chevalier qui revenait d'expédition lointaine. Il avait vingt-cinq ans. Son nom était Jean-François. Pendant qu'il était en congé chez son père, dans sa maison de famille qui s'appelait LOUROUX, qu'il laissait reposer son bon cheval pendant l'hiver, qu'il faisait un peu d'exercice avec son épée, voilà qu'il tomba extraordinairement amoureux d'une ravissante jeune fille de l'élection voisine, le Franc Alleu. *(L'élection était une circonscription fiscale sous l'Ancien-Régime. Le Franc-Alleu-région des anciennes ComComs de Crocq et d'Auzances- bénéficiait de certaines exemptions)*. C'était une blonde, aux grandes boucles dorées, encore timide et rougissante, appelée Françoise. Elle n'avait que douze ans ! Elle allait encore en pension chez les bonnes mères Ursulines, à Riom, à quinze ou vingt lieues. Elle était dans la grâce de sa première jeunesse. Elle avait, raconte-t-on, le teint et la fraîcheur des vierges de la Renaissance, et en plus, elle avait une sagesse précoce et une douceur angélique. Je voudrais bien l'épouser, dit Jean-François, je voudrais me marier avec elle, oui, tout-de-suite ! ... Mais elle est beaucoup trop jeune, voyons, voyons, Jean-François, répondirent les grandes personnes ... Je veux me marier avec Françoise, insista-t-il, cela ne me fait rien du tout, son jeune âge, c'est elle que je veux pour toute la vie, c'est elle que j'aime dans le fond de mon cœur ! ... Que faire, mon Dieu, que faut-il faire ? Alors quelqu'un eut une idée : on va les marier, bon, ouida, (on ne disait pas encore ouais, ni O.K., ni même d'accord ... on disait ouida ...) mais après, on va remettre Françoise dans son couvent, jusqu'à ce qu'elle soit devenue grande ! ... Oh là là ! Mon doux Jésus ! Que la séparation va être dure ! Pensèrent les deux amoureux. Mais – quand même – nous serons ainsi sûrs et certains d'être plus tard l'un à l'autre, unis pour toute la vie. Alors, finalement, Françoise et Jean-François acceptèrent ce drôle de mariage !

Or donc, le 15 juillet 1728, nous en savons exactement la date, par une très jolie journée ensoleillée d'été, tous les parents, tous les amis, tous les seigneurs des environs, et aussi les conseillers du roi, vinrent assister à leurs noces. Monsieur l'abbé Boudet, curé de Saint-Domet, le village de Françoise, fit une très, très jolie messe. Les enfants de la chorale chantèrent à deux et même à trois voix. Et l'on

connaît encore les noms de tous les beaux Messieurs présents, qui étaient très nombreux, car ils signèrent un parchemin frappé du sceau « REVERDEAU, notaire royal » qui est toujours conservé précieusement. Il y avait là Messire de la Roche-Aymond, le descendant des quatre frères Aymond, chevalier seigneur de Mainsat, il y avait Gaspard de Thianges, marquis de Lussat, et puis Joseph de Lupchat, chevalier seigneur de Maurissard, grand bailli de Combrailles, messire Charles de Maleret, chevalier seigneur de Nouzières, messire Gabriel de Bonneval, chevalier seigneur de Chastaingt, messire Pierre du Peyroux, chevalier seigneur de Boueix, et plusieurs autres parents et amis. Pour les deux familles, les témoins étaient messire Louis de Verdalle, seigneur de Puybarmont, oncle du marié, et messire Jean Filhias, seigneur de Chaludet et Pompignat, procureur du roi à Bellegarde, grand-père de la mariée.

La dernière tartelette aux cerises avalée, ... je sais que c'étaient des cerises, parce qu'en Combraille les cerises mûrissent début juillet, et il faut même encore les sucrer, ... il n'y avait pas d'ananas, tu penses, à cette époque, ni d'orange, de banane ou de kiwi, ça n'existait pas, mais on avait de belles fraises juteuses en juin, et des cerises en juillet, ... la dernière tartelette avalée donc, on appelle Françoise, la calèche s'approche, toute décorée de fleurs blanches : roses, arômes, pivoines, lys blancs de la Saint-Jean, attelée d'un cheval (l'histoire assure aussi que c'était un très beau cheval blanc), tout juste un petit baiser avec son Jean-François chéri, il faut monter et ... hop ! Voilà notre mariée partie, disparue au bout de l'avenue, derrière les tilleuls ! Pour son couvent ! Quelles drôles de grandes vacances, tu ne trouves pas ? Pour une fille de douze ans : être enfermée tout l'été chez les bonnes sœurs ! Et quelle drôle de nuit de noces pour une jeune mariée ! Dans un pensionnat !

Ainsi se passe toute la fin de l'année 1728 : Séparés ! Même pour Noël ! Et pareillement toute l'année 1729, les Rameaux, la Pentecôte, la Toussaint ! Mon Dieu, que c'était long ! Françoise grandissait. Elle avait pris treize ans. Pas de mieux non plus en 1730, Pâques, la Saint-Jean, la Saint-Martin. Elle allait maintenant sur ses quatorze ans, mais elle se dépérissait vraiment, la mignonne amoureuse, dans son couvent, avec ses Ursulines ! Et Jean-François aussi était très malheureux. Les grandes personnes, les parents, avaient bien essayé de leur permettre de se rencontrer, pendant les vacances, dans la journée ... Mais les séparations, le soir, étaient si dures, que finalement on y avait même renoncé.

Oui, mais en 1731, voilà que Jean-François n'en peut plus ! Eh oui ! Rends-toi compte, il y trois ans qu'il pense jour et nuit à sa femme et que dure cette situation incroyable : sa femme, tout à fait légitime, mariée en grande robe blanche de fine soie d'Italie, sous le voile de dentelle de sa grand-mère, avec toutes les bénédictions du Bon Dieu, de Saint François, de Saint Louis bien entendu, (certes il n'y avait pas encore Sainte Bernadette de Lourdes, ni Sainte Thérèse de Lisieux non plus, qui est venue bien plus tard : mon histoire est très vieille, avant les républiques, avant l'empereur Napoléon, avant même la grande révolution ... mais il y avait eu – bien sûr- la bénédiction de la Sainte Vierge, j'aurais même dû la

mettre tout à fait en premier) bref il y a trois ans que sa femme, sa véritable vraie épouse, est retenue éloignée de lui !

Il trouve qu'elle est bien assez grande, sa jolie Françoise, à son avis. Et alors, à force d'y penser sans arrêt ... il lui vient une idée, mais alors ... une idée extravagante, une idée d'amoureux, une idée vraiment folle. ... Sais-tu ce qu'il imagine, ce brigand ? Et bien tu ne le devineras jamais : il se met dans la tête ... il décide ... de la faire échapper de son couvent !

Sans rien dire, il file de Louroux avec deux bons chevaux, le sien et un deuxième qu'il choisit très doux et très bien dressé, qu'il selle à l'avance et qu'il tient bien en bride. Il arrive à Riom et s'introduit dans le pensionnat des religieuses sans avoir été remarqué. Je pense qu'il avait dû se déguiser un peu, ou se maquiller le visage pour ne pas être reconnu. Je ne sais pas. En tout cas il entre ... et parvient à retrouver sa chère Françoise, toute surprise et étonnée. Vite, à voix basse, il lui explique son plan, ils se mettent d'accord sur l'heure à laquelle elle pourra sortir sans se faire voir par les Bonnes Mères, à quel endroit il l'attendra avec les chevaux, et ... sans s'attarder trop longtemps, il réussit à ressortir : Ouf ! Ça va ... il n'a pas été reconnu !

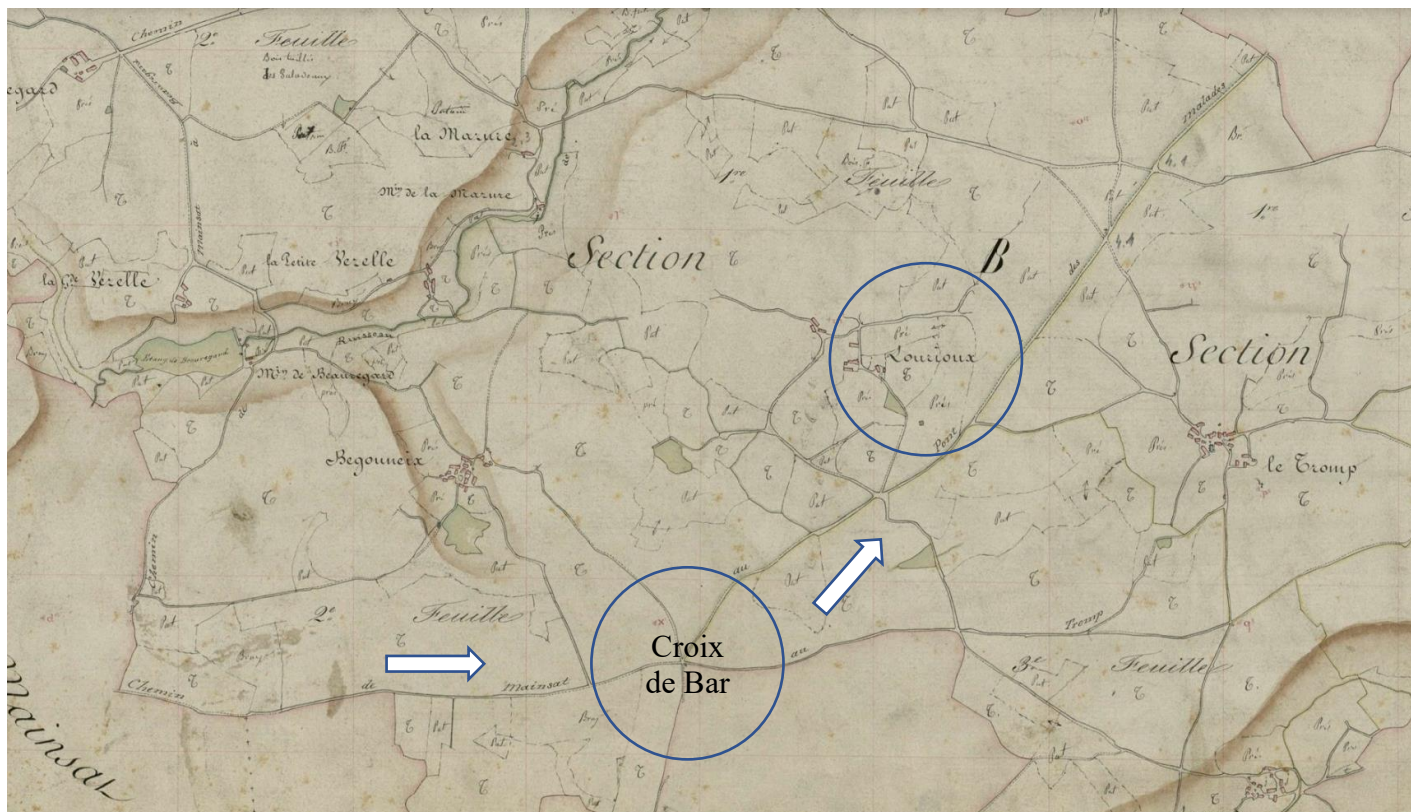
A l'heure dite, hop ! Et hop ! Au galop tous les deux, pas une minute à perdre, le temps que les Ursulines s'aperçoivent de la disparition de Françoise : où est-elle encore passée, celle-là ? ... Et puis, tu sais bien, mon enfant, les bonnes sœurs, avec leurs grands voiles et leurs cornettes de ce temps-là, ça ne galope pas à cheval comme deux amoureux, il leur faut des voitures attelées ... Bref il y avait longtemps que nos deux filous étaient arrivés chez eux, à Louroux, dans les bras l'un de l'autre, en riant à perdre haleine, et en s'embrassant comme des fous. L'histoire raconte que les parents, attendris, n'ont pas eu cette fois le cœur de les séparer.

Et c'est ainsi que, le 12 mai 1732, un petit Jean-Baptiste leur est né. Sa maman n'avait alors que seize ans, c'est encore bien jeune, oui, c'est vrai, mais n'oublie pas que depuis son mariage, elle avait déjà vécu trois ans de séparation complète dans un couvent ...

Et ce petit Jean-Baptiste, sais-tu qui c'est ? Eh bien, tu ne vas jamais me croire, c'est – en toute vérité – je te l'assure ... le grand-père ... du grand-père (ou de la grand-mère) ... de ton grand-père ... Et voilà, mon histoire d'amour est presque terminée. Car quelques semaines après la naissance du mignon Jean-Baptiste-Louis, tandis que sa maman lui donnait encore le sein à téter, à ce petit blondinet d'amour, voilà que Jean-François son papa ... s'est tué à cheval ! Lui qui savait pourtant si bien galoper.

Il avait été ce jour-là souper à Mainsat (on ne disait pas encore dîner), à trois ou quatre lieues de Louroux, pas bien loin, ma foi, surtout par les petits chemins, chez monsieur de La Roche Aymond, chez Philippe son ami, celui qui avait été premier témoin à son mariage, tu te souviens de son nom ? Et puis que s'est-il passé au retour ? On ne l'a jamais su : le cheval est rentré tout seul au portail de Louroux, sans son maître ! ... On a retrouvé le corps entre le petit village de Bégouneix et

Louroux, à un tournant du chemin assez prononcé, en un lieu appelé « l'arbre du Feinier ». Jean-François était étendu par terre : il était mort ... Son cheval au galop avait peut-être tourné trop court et l'avait projeté dans l'arbre ?



Ci-dessus : Extrait du cadastre Napoléon. Le carrefour de 5 chemins où se produisit l'accident est appelé de « la Croix de Bar » car l'arrière- petite-fille de Jean-François, Claire de Loubens de Verdalle (1791-1896), qui devint Claire de Bar par son mariage, fit ériger en ce lieu, au 19^{ème} siècle, une croix à la mémoire de son aïeul qui y trouva la mort. L'actuelle croix, qui ne

doit pas être l'originale, y perpétue son souvenir. (Photo ci-contre).

La pauvre Françoise a failli mourir de chagrin. Elle a fait clouer une croix dans le tronc même de l'arbre de l'accident, et tous les jours de sa vie, elle alla y dire sa prière. Elle ne se remaria jamais et elle n'eut donc jamais d'autre enfant. Mais c'est de ce petit bébé-là, de ce Jean-Baptiste-Louis, que nous descendons tous, toi

comme moi, tous les Verdalle d'aujourd'hui et tous ceux qui ont du sang Verdalle. Car la branche aînée de la famille s'est ensuite éteinte au Languedoc, et les trois frères de Jean-François avaient déjà été tués à la guerre, au service du Roi : Louis au siège de Namur (*Pendant la « guerre de la ligue d'Augsbourg sous Louis XIV. Namur est en Belgique*), Gaspard de deux coups de sabre à Spire (*Toujours sous Louis XIV quelques années plus tard. Spire est en Allemagne*) et le troisième au siège de Fontarabie en Espagne (*Sous Louis XIII, pendant la guerre de Trente ans*). C'est bien heureux que cet enfant, né miraculeusement, ait eu, avant les misères de l'horrible, de l'affreuse révolution, survenue vers la fin de sa vie, qu'il ait eu six beaux enfants, avec sa femme, née Marie-Anne Le Groing de la Romagère, et qu'il lui en soit né ensuite dix-huit petits-enfants, puis quarante-six arrière-petits-enfants. Tu les vois, ils sont écrits là, sur le grand arbre généalogique. Et toi, tu descends de l'un d'entre eux. Ton papa va t'expliquer et te dire lequel. »

Cette adresse d'Aimery de Verdalle (qui n'aimait pas trop la Révolution, mais aimait beaucoup nos ancêtres et leurs descendants) à l'un de ses petits-enfants, je suppose, figure donc en tête de sa généalogie de la famille de Loubens de Verdalle.

Page suivante : Une généalogie très complète rédigée par Aimery de Verdalle et insérée par Antoine de Matharel qui introduit le chapitre intitulé.

Jean-Baptiste, ses enfants, ses petits-enfants, ses arrière-petits-enfants

J'ai fait suivre cette généalogie par une version simplifiée conçue à partir des informations apportées par les documents rédigés par les deux descendants de la famille de Loubens de Verdalle, et par d'autres renseignements complémentaires, trouvés sur le site de généalogie « Généanet ». Il y a quelques fois des divergences sur les dates, c'est pourquoi parfois une deuxième apparaît entre parenthèses.

La sélection des noms a été faite en fonction de notre but premier, ébaucher une histoire de Sannat. C'est pourquoi le château du Tirondet et ses occupants ont servi de fil directeur à notre tableau. La colonne de gauche part, à sa base, des derniers propriétaire membres ou descendants de la famille de Loubens de Verdalle (de L de V pour faire court dans nos petites cases). On remonte avec les différents propriétaires du Tirondet jusqu'à son acquisition en 1770, puis au-delà, aux origines de la famille en Combraille, à Louroux. A droite figurent les branches collatérales qui nous concernent pour Fayolle, et pour Vincent qui fut maire de Sannat.

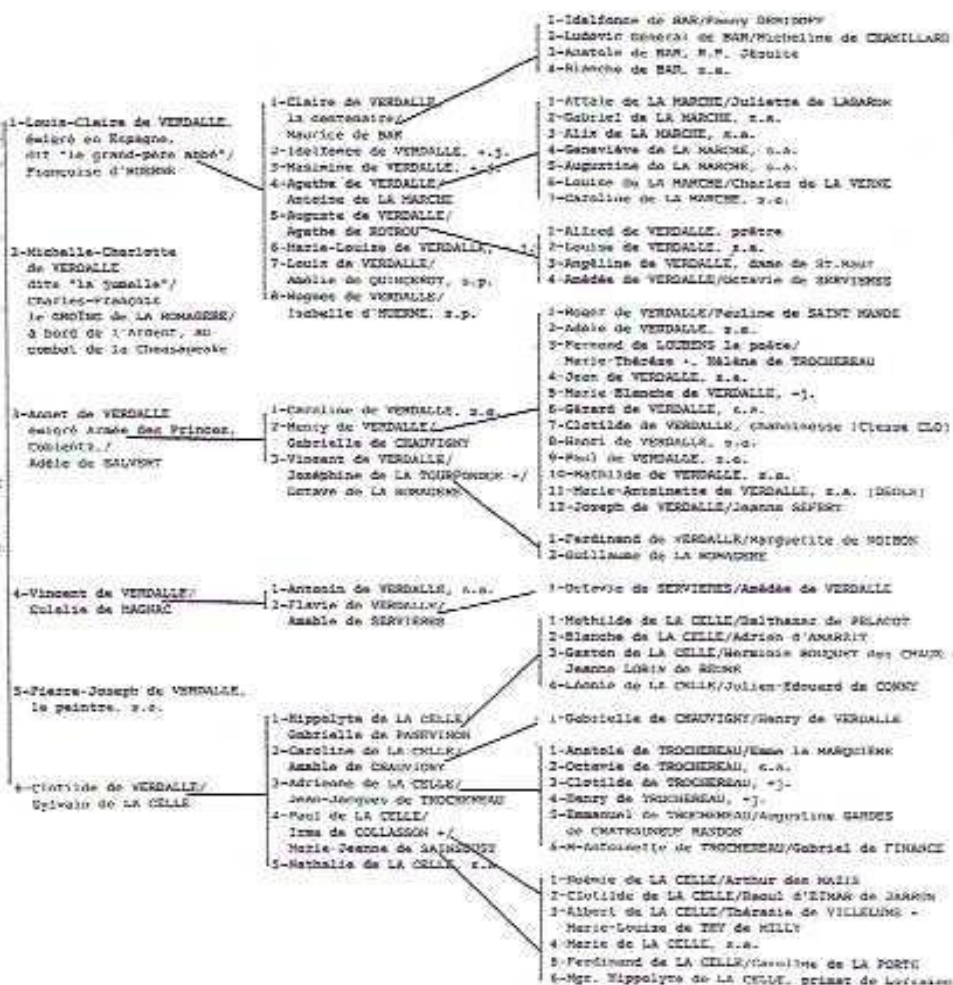


Portrait d'un homme de la noblesse
dit "le grand-père abbé"
dit "le grand-père abbé"
dit "le grand-père abbé"

Jean-Baptiste-Louis

ses 6 enfants
18 petits-enfants
46 arrière petits-enfants

Jean-Baptiste-Louis,
de LOURENS de VERDALLE
"le fils né miraculeusement"
1722-1804
Ap. la 9 Juin 1764
MARIE-ANNE le CHOÏNE de LA MORGUE
veuve d'abbé de
Narbonne, d'abbé de Saint-Denis, et de
Pierre-Joseph, marquis, d'abbé, et de Jean-Baptiste
dit "le grand-père abbé" dit "le grand-père abbé"



Jean de Loubens de Verdalle 1564 - 1615	1601	Gabrielle du Cloux de l'Etang - 1614 Auzances			
↓					
Louis Ier de Loubens de Verdalle 1602 - 1682 Louroux	1633 Châtain	Marie de Bonneval 1610 - 1678 (1670) Châtain Louroux			
↓					
Jean-Louis de L de V 1644 - 1706 Louroux Louroux	1667	Anne de Segonzac 1636(1639) - 1676 Louroux			
↓					
Louis II de L de V 1669 - 1738 Louroux Idem	1692 Chambon	Marie du Puy-Latat 1676 1716 Chambon Idem			
↓					
Jean-François de L de V 1702 - 1732 Louroux Le Tromp	1728 St-Domet	Françoise Filhias de Pompignat 1716 ? - 1750			
↓					
Jean-Baptiste de L de V 1732 - 1804 Louroux Châtain	1764 St-Sauvier	Marie-Anne Le Groing de la Romagère 1747 1806 Montluçon Châtain	Louis Claire de L de V 1766 - 1841 Le Tromp Châtain	1790	Françoise d'Huerne 1770 - 1828
↓					
Annet de L de V 1769 - 1856 Le Tromp Le Tirondet	1814 Romagnat	Adèle de Salvart de Montrognon 1783 - 1878 Romagnat Le Tirondet	Hugues de L de V 1807 - 1880 Châtain Paris <i>Isabelle d'Huerne (Fayolle)</i>		Geneviève Claire de L de V 1791 Paris - 1896 Louroux <i>Ep Maurice de Bar en 1812 (1787-1827 Louroux)</i>
↓					
Henry de L de V 1817 - 1900 Le Tirondet Idem	1845 Montluço	Gabrielle de Chauvigny de Blot 1828 - 1902 Montluçon Le Tirondet	Vincent de L de V 1819 - 1862 Le Tirondet Marsat (Marsat)	1857 Chambon	Joséphine de la Tour Fondue 1831 - 1902 Marsat Idem
↓					
Roger de L de V 1846 - 1919 Montluçon Le Tirondet	1874 Sannat	Pauline de St-Mandé 1853 - 1890 Issoire Le Tirondet	Lionel de L de V (Fayolle La Chaussade) 1887 - 1984 Treydieu(63) La Chaussade	1913	Marie Madeleine de Beaufort 1889 - 1968 Paris
↓					
Gaston des François de Ponchalon 1875 - 1917 Oyé Berméricourt	1902 Sannat	Marie Alix de L de V 1878 - 1958 Le Tirondet Idem			
↓					
Robert de Ponchalon 1906 - 1977 Laon Pierrefitte 03	1929 Pierrefitte	Jacqueline Picard de Grandchamp 1901 - 1985	Melchior de Matharel 1902 - 1996 Soissons St-Babel	1927 Sannat	Henriette de Ponchalon 1903 - 1976 Laon Paris → Antoine de Matharel

1- LES de VERDALLE DU LANGUEDOC (La branche aînée, éteinte en 1858).

La famille de Loubens de Verdalle est originaire de La Réole (Gironde) : on déguste encore de nos jours en Bordelais le « Château Loubens », un Sainte-Croix-du-Mont de grande qualité, puis de la région du Languedoc, où subsistent encore le château de Loubens dans la commune de Loubens-Lauragais en Haute-Garonne et le château de Verdalle qui propose des chambres d'hôte sur le chemin de Compostelle, dans le département du Tarn. (*Voie d'Arles*)

Les premières traces de cette famille de militaires (on disait : « noblesse d'épée » et chaque jeune faisait ses preuves dans l'armée royale, voire en bien des cas y mourait) remontent à la participation d'un Guillaume de Loubens à la première croisade. (*En 1095*)



Hugues de Verdalle



Palais Verdala Malte

D'autres bien entendu choisissaient (ou subissaient ?) la voie ecclésiastique. A cet égard, la personnalité la plus importante de la filiation fut Hugues de Verdalle, qui fut de 1582 à sa mort en 1595 Grand-Maître de l'Ordre de Malte. On voit encore à Malte le Palais Verdala qu'il y fit construire, devenu de nos jours, je crois, la résidence d'été des présidents de la République de Malte. L'on y déguste aussi un vin dénommé « Verdala ».

Cet antécédent aura lieu d'être rappelé le jour où notre commune de Sannat aura l'idée de solliciter un jumelage avec la petite ville de Sannat (2.200 habitants) située dans l'état de Malte sur l'île de Gozo.

2- LES VERDALLE DE COMBRAILLE (La branche cadette, seule survivante)

AUZANCES

En 1858 s'éteignit le dernier représentant masculin de la branche aînée, languedocienne, des Loubens de Verdalle. Nous sommes issus de la branche cadette dont un descendant, **Jean**, épouse en 1601 une demoiselle auvergnate, Gabrielle du Cloux de l'Etang, fille d'un Louis du Cloux de l'Estang et d'une Marguerite de Merchi d'Auzances. Décédés prématurément en 1614 et 1615, Jean et Gabrielle laissent neuf orphelins dont la tutelle est confiée à leur parent le plus proche, Annet du Cloux de l'Estang, frère de Gabrielle, qui vit en Combraille sur sa propriété de l'Estang, près d'Auzances où il fait venir les neuf enfants.

CHATAIN

Ce tutorat contraint, qui rend furieux Annet et sa femme et malheureux les orphelins, est un échec ; l'on soupçonne d'ailleurs que le tuteur a profité de la situation pour s'approprier une part de l'héritage. Finalement, les enfants sont confiés à diverses familles nobles du voisinage. Des cinq fils de Jean et Gabrielle, quatre ne laisseront aucune descendance (l'un mort en bas âge, les trois autres morts jeunes à la guerre) et nous sommes tous issus de celle de **Louis**, le troisième enfant, qui, à 12 ans, est confié en 1618 à François de Bonneval, seigneur de Châtain, près d'Evaux, et son épouse, Gabrielle de Bar, qui, généreusement, recueillent aussi les quatre sœurs de Louis. Enfin en 1633, « au lieu noble de Châtain », Louis de Verdalle épouse la fille de ses bienfaiteurs, Marie de Bonneval, qui habite Chatain dans un premier temps pendant que Louis participe comme officier aux guerres d'Italie.

LOURoux



En 1638, Louis achète à monsieur de Durat (seigneur des Portes, qui avait recueilli lui aussi l'un des neuf orphelins) la petite terre noble de Louroux qui va devenir ainsi pour un siècle la maison de famille. Il commence par batailler, avec succès finalement, avec l'agent des impôts d'Evaux qui n'a pas enregistré la terre ni la famille comme « nobles » et donc exemptes de l'impôt foncier, la taille, et veut donc taxer la propriété. Il y prend sa retraite de l'armée et y meurt à quatre-vingts ans. Le tombeau de famille est en l'église du Tromp, (incendiée en 1818, il n'en reste aujourd'hui qu'un

portail). (La paroisse du Tromp a été fusionnée en 1835 avec celle de Saint-Priest.)

Trois générations à Louroux se succèdent, jusqu'à **Jean-François**, né en 1702, qui tombe amoureux et épouse en 1728 une jeune fille de douze ans, originaire de Saint-Domet. Mariage d'amour, mais les parents de la jeune mariée la mettent, en attendant son âge adulte, à Riom dans un couvent d'où Jean-François finit par l'enlever en 1731. (Ci-dessus le récit détaillé et pittoresque de cette aventure, rédigé par mon cousin).

En 1732 naît **Jean-Baptiste** qui est à son tour l'ancêtre de toute la descendance des Loubens de Verdalle. « Ce petit garçon est pour moi un miracle du Seigneur, écrit mon cousin Aimery, car c'est lui et lui tout seul qui va assurer la descendance masculine des Loubens de Verdalle, vieille alors de sept cents ans ». En effet, quelques semaines après sa naissance, toujours en 1732, Jean-François son père se tue à cheval, ayant heurté un arbre près de Louroux.

En 1753, Jean-Baptiste aménage « non pas la vieille demeure de Louroux qui en aurait cependant bien besoin », mais la cure du Tromp où il s'installe avec son oncle ecclésiastique, prieur de Saint-Loup qui vient s'installer avec lui dans la cure.

En 1764, Jean-Baptiste épouse Marie-Anne Le Groing de la Romagère, d'une famille fortunée qui possède en particulier grande abondance de terres dans les régions de Boussac et de Saint-Pourçain. Au début de leur mariage, Jean-Baptiste se partage entre La Romagère, Louroux et la moderne cure du Tromp. (*La Romagère se trouve sur la commune de Saint-Sauvier, dans l'Allier, mais à quelques kilomètres de Boussac.*)

CHATAIN, LE TIRONDET, FAYOLLE



Ce mariage fortuné permet à Jean-Baptiste de procéder à son tour à une politique d'acquisition de terres, et notamment celle de Chatain, dont la demeure est plus vaste que celle de Louroux et qui va devenir pour bien des années la résidence et le lieu de naissance des de Verdalle de Combraille :

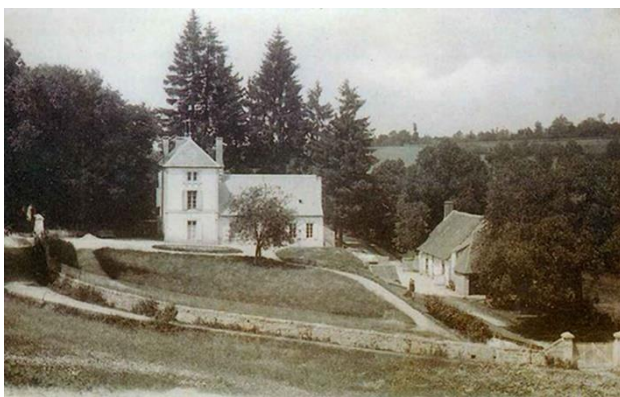
1767 : **Chatain** (qu'il rebaptise « L'Hermitage de Chastaing ») (qui sera revendu presque un siècle

plus tard en 1852)



1770 : **Le Tirondet** (qu'il rebaptise Le Tyrondeix) et qui est encore ce que nous nommons « le vieux Tirondet », acquis de monsieur de Barthon

Peut-être s'agit-il de la famille de Barthon (ou Barthon de Montbas) qui était une famille noble qui possédait le château de Massenon près d'Ahun.



1775 : **Fayolle**, acquis au prix de 38.100 livres de Jean-Baptiste Bittard des Arméniens, puis Pix, pour 9.000 livres, puis Douleix et Lavaud du seigneur Fages notaire, pour 32.000 livres. Au total, 22 domaines, mille hectares sans doute d'un seul tenant, puisque ces terres sont voisines ; il peut aller de Douleix (près de Chatain) à Louroux (7

kms) (et même 8 si on va jusqu'à Pix) sans sortir de chez lui.

Jean-Baptiste Bittard des Arméniens était un avocat au parlement qui avait acheté en 1769 le domaine et la seigneurie des Portes (paroisse puis commune rattachée à Mainsat au 19^{ème} siècle) qu'il a revendu en 1776, c'est-à-dire après avoir vendu quelques mois auparavant Fayolle qui était peut-être primitivement rattaché au domaine des Portes.

Jean-Baptiste et Marie-Anne donnent naissance à 4 garçons et 2 filles. La Révolution éloignera les uns des autres ces fervents monarchistes : deux garçons émigrent, l'un en Espagne et l'autre « chez les Princes », c'est-à-dire à Coblenze. Les autres se cachent. Jean-Baptiste lui-même se camoufle pendant six mois dans un gros arbre creux à Chatain pendant que sa femme est emprisonnée à Evaux. En 1800, les six se retrouvent réunis à Louroux et enterreront leurs parents en 1804 et 1806.

Louis-Claire, l'aîné de la famille, né en 1766 à la cure du Tromp, habitera, après les années d'exil en Espagne, Chatain (acquis par son père en 1767, l'année suivant sa naissance).

Il écrit des essais, des fables, du théâtre et entreprend l'écriture de ses Mémoires. Avec trente autres habitants d'Evaux, il rachète à l'Etat le monastère d'Evaux, devenu bien national, et en fait une école secondaire.

Ayant perdu sa femme en 1828, il suit les cours du séminaire de Limoges et est ordonné en 1830 : notre famille le nomme « le grand-père abbé ». Il a entretenu une correspondance avec les frères Lamennais (Jean-Marie et, le plus célèbre, Félicité), les aidant dans leur œuvre des Frères des écoles chrétiennes pour créer, grâce à la loi Montalivet de 1831, des écoles en Auvergne, (il habite alors Clermont) comme les deux frères Lamennais en ont créé en Bretagne. Il meurt à Chatain en 1841. *(Lamennais est un écrivain et penseur catholique de la première moitié du 19^{ème} siècle aux idées libérales et progressistes en contradiction avec l'idéologie officielle de son temps).*

Avant sa prêtrise, il a donné naissance à 4 fils et 4 filles, dont :

Claire (1791-1896) qui s'installe à Louroux, épouse Maurice de Bar et mourra doyenne des Français. Je reviendrai dans un autre document sur les festivités de ses 100 ans, en octobre 1891. Dans sa descendance, les familles d'Ussel.

Michelle-Charlotte s'allie comme son père aux La Romagère et va vivre à Montluçon où son mari, François, ancien combattant de la guerre d'Amérique, sera conseiller municipal.



Agathe, qui épouse Antoine de la Marche, fille de Sylvain de la Marche, seigneur de Crozant, Les Places et Puyguillon et va vivre dans sa famille à Puyguillon, un château proche de Fresselines, (dans la vallée de la Creuse, chère à Claude Monet) qu'elle vend en 1867 à un cousin La Celle avant de venir vivre chez sa fille à Montluçon et à Chambon chez son fils Attale de la Marche, dans le château de La Gaîté. (La

famille de la Celle occupe toujours le château de Puyguillon, où venait jadis en vacances le dernier descendant d'Agathe, mon parrain Louis de Marcilly, célibataire dont la mort a clos la lignée d'Agathe.) *(Le château de la Gaîté est le château que l'on aperçoit à gauche sur le versant sud de la Tardes et qui domine Chambon. Photo ci-contre).*

Auguste, né en exil en 1799, restera à Chatain après la mort de son père, mais il est submergé par les dettes résultant des achats de vingt-deux domaines avant la Révolution et des frais de l'émigration. En 1852, il vend Chatain à la princesse Galitzine, sœur d'une La Roche Aymond de Mainsat et se réfugie dans le château de sa belle-famille, Saudreville en Hurepoix (Essonne). Un fils d'Auguste, **Alfred**, se fera prêtre, deviendra aumônier de la Légion d'honneur à Ecouen et, généalogiste érudit, écrira vers 1875 l'histoire de la famille de Verdalle, source importante de nos connaissances sur la famille.)

FAYOLLE

Hugues, 8ème enfant de Louis-Claire, né à Chatain en 1807, reçoit Fayolle dans la succession de son père. Il épouse sa cousine germaine (par sa mère) et s'installe à Paris 55 rue des Saints-Pères. Ils passent l'été à Fayolle. Ils contribuent largement avec les Verdalle du Tirondet au financement de la nouvelle église de Sannat dont ils payent presque la moitié à eux seuls, à hauteur de 6.000 francs-or, soit presque autant que les contributions cumulées du Tirondet et de Louroux. Ce ménage est resté sans enfants.

Fayolle deviendra plus tard la propriété de mon oncle Lionel, frère de ma grand-mère Marie de Verdalle.

La commune de Fayolle a été réunie sous la Révolution à celle de Sannat. En référence au parti dominant de la Convention, les révolutionnaires avaient donné à Fayolle le nom de La Montagne.

LA CHAUSSADE

(Ne pas confondre ce domaine situé à Auge avec le domaine de la Chaussade accolé à celui de Louroux et également propriété des Verdalle).

Vincent, un autre fils de Jean-Baptiste, achète en 1811 **La Chaussade**, dans la commune d'Auge, près de Lussat et de Lépaud. Sa petite-fille, Octavie de Servièrre héritière de ce domaine, le fait revenir dans le giron Verdalle en épousant en 1859 son cousin issu de germain **Amédée** de Verdalle (fils d'Auguste, frère du généalogiste Alfred) qui vivra à La Chaussade jusqu'à sa mort à 95 ans en 1919 après avoir été conseiller général de la Creuse et, pendant quarante-cinq ans, maire d'Auge. Grand chasseur, il tue « le dernier loup de Creuse ». Son fils Jacques est sans postérité et à sa mort en 1932, la propriété de La Chaussade échoit à Marie-Madeleine de Beaufort, nièce et héritière de Jacques de Verdalle. Mais Lionel de Verdalle, arrière-petit-fils d'Annet, fils de Roger (et frère de ma grand-mère, Marie) épouse Marie-Madeleine, et pour la seconde fois, La Chaussade revient dans le giron Verdalle.

Les enfants de Lionel sont Jacques, Françoise, Geneviève et Louis, cousins germains de ma mère. Un fils de Jacques, Lionel, a repris je crois la demeure.

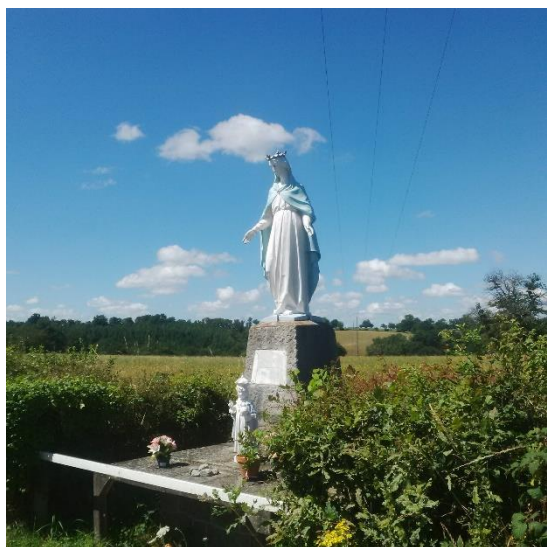
LE TIRONDET

Annet, un autre fils encore de Jean-Baptiste, né en 1769 à la cure du Tromp, ancien émigré de Coblenze, épouse en 1814 Adèle Salvert de Montrognon¹ et s'installe au TironDET « que son père a acheté pour lui » (en 1770, donc l'année suivant sa naissance) et où il mourra en 1856, laissant une fille, Caroline (célibataire) et deux fils, Henry et Vincent :

Henry, l'un des deux fils, fait souche au TironDET avec sa femme, Gabrielle de Chauvigny de Blot, de 12 enfants, dont deux ont eu une descendance encore existante, Roger et Fernand :

Roger, mon arrière-grand-père, père de ma grand-mère Marie, chanteur et féru d'opéra, mais qui passera presque toute sa vie au TironDET ; époux de Pauline de Saint-Mandé, une auvergnate, il aura 3 enfants, dont ma grand-mère Marie (épouse puis veuve de Gaston de Ponchalon, mort au front en 1917, qui sera l'une des héritières du TironDET) et son frère Lionel (qui sera l'héritier de La Chaussade). Marie aura quatre enfants, Henriette (ma mère), Raoul, Robert, Maurice.

Clotilde, qui, sous le pseudonyme de « comtesse Clo » publiera plusieurs dizaines de romans pour jeunes filles, ce que nous nommons « romans sentimentaux » ; très drôle, elle complétait ses faibles ressources par des tâches d'animation dans des hôtels de la Côte d'Azur et put même acheter une voiture, chose considérable à l'époque.



Marie-Antoinette, auteur elle aussi, mais moins prolifique, sous le pseudonyme de Déols, de nouvelles sentimentales parues dans des revues pour jeunes filles et qui, dans une charrette avec les « Enfants de Marie » de Sannat, eut une apparition de la Sainte Vierge sur la commune de Saint-Priest au lieu-dit « Notre-Dame-des-Neiges » où je participais plus tard, enfant, devant la statue de Marie, à un pèlerinage annuel.

¹Deux sœurs d'Adèle ont à Senlis, en 1793, à 12 et 14 ans, miraculeusement, échappé à la guillotine : au moment de l'exécution, le magistrat révolutionnaire, troublé par leur jeunesse, leur a promis la vie sauve s'il se trouvait dans l'assistance des volontaires pour un « mariage républicain ». Deux jeunes hommes se manifestèrent, les filles furent sauvées et les deux garçons tinrent parole : les mariages se firent dès qu'elles furent en âge de les contracter. Une autre sœur d'Adèle épousera Alexandre de Matharel, ancêtre de mes cousins Montmorin et fils d'un autre Jean-Baptiste, un Matharel celui-là, qui est lui aussi l'ancêtre commun de ma famille paternelle.

Fernand, poète, qui aura fréquenté à Paris les « mardis » de Mallarmé et qui éditera sous le nom de Fernand de Loubens deux recueils, « Poésies de jeunesse » et « Feuilles au vent ». Il a vécu dans le château de Vaux de la famille de ses deux femmes successives, deux sœurs, près de Saint-Pourçain, écrivant ses poèmes dans un confinement sévère dû à une tuberculose aiguë et contagieuse.

Un père chanteur, un poète et deux romancières : j'ignore quelle coïncidence ou quelle formation commune a engendré l'existence, dans ce fin fond de la France profonde, de cette génération d'artistes.

Pour loger cette très nombreuse famille, Henry décide de raser le « vieux Tirondet » et construit vers 1858 la demeure actuelle. Grand-père Henry, raconte mon oncle Maurice de Ponchalon (frère de ma mère) dans ses Souvenirs, habitait d'abord l'ancien Tirondet. L'habitation se trouvait à l'emplacement de ce que nous nommions la « grande cour », c'est-à-dire avant le portail. « C'était un très petit manoir charmant, correspondant parfaitement à la demeure habituelle des hobereaux de l'époque, vivant sur leurs terres, ayant un mode de vie simple. Mais, trouvant ce vieux Tirondet trop modeste et petit pour abriter sa nombreuse progéniture, grand-père Henry profita de la dot de sa femme et du bon marché des maçons creusois, pour démolir la vieille demeure et diriger lui-même les nouvelles constructions d'une habitation principale, de communs nombreux et variés et d'une chapelle. Une alimentation naturelle en eau, selon un procédé ingénieux, s'effectuait pour tous les bâtiments, le lavoir, les deux domaines, par une prise d'eau de l'étang du Goulet. Une immense cuve à acétylène fournissait l'éclairage du château. Enfin une chapelle, consacrée par l'évêque, permettait de célébrer la messe et de prier N.D. du Tirondet. Le nouveau château fut bientôt considéré dans la commune de Sannat comme un vrai chef-d'œuvre et toute la famille était dans « l'enchantement. »

Le nouveau Tirondet se trouva cependant pour quelques décennies abondamment, voire trop rempli, outre son frère Vincent, par cette abondante progéniture de Henry de Verdalle qui y décéda en l'année 1900. Cependant sur les douze enfants, quatre moururent assez jeunes, deux partirent à l'étranger, Fernand chez sa femme à Vaux, laissant dans la maison : Roger, qui perdit sa femme assez tôt et y mourut en 1918, ses quatre sœurs Adèle, Clotilde, Marie-Antoinette et Mathilde, son fils Lionel, orphelin de mère à trois ans, élevé par Mathilde, mais qui partit plus tard à La Chaussade, et sa fille Marie, ma grand-mère, qui, veuve de Gaston de Ponchalon, vivait à Neuilly-sur-Seine avec ses quatre enfants qu'elle éleva sans grandes ressources, (les pensions de veuve de guerre n'étaient pas très élevées), assura un temps le secrétariat de Maurice Barrès (qui lui dicta je crois le beau roman : Un jardin sur l'Oronte) et vint habiter le Tirondet en permanence à partir de 1924. Cette maison fut pour ma mère et pour mes oncles une maison d'enfance et mon oncle Maurice, belle plume et généalogiste

des Ponchalon en a laissé des souvenirs émouvants dont je vous communiquerai le texte.

Mes arrières-grandes-tantes, issues d'une famille très nombreuse, se trouvaient elles aussi, à la sortie des partages, sans beaucoup de ressources, leurs biens se limitant à la propriété du Tirondet et de ses deux métairies. Les droits d'auteur de ma tante Clotilde, la « comtesse Clo », ne devaient pas y ajouter grand-chose. Le don de sommes importantes pour la construction d'une église n'a pas dû non plus arranger la situation financière de la famille ! On construit l'église, on vend la maison !

Les tantes finirent effectivement par se résigner à vendre la propriété en viager, ce viager s'achevant à la mort de ma grand-mère, fille de leur frère Roger et, par la volonté testamentaire de leur sœur Adèle, cohéritière avec elles. L'acheteur fut un monsieur Charles Picard de Grandchamp, propriétaire foncier considérable dans la Creuse et dans le Berry, du fait d'achats familiaux et d'une politique d'acquisitions aussi abondante dans la famille de sa femme. Un collectionneur de terres (et de maisons de maîtres) comparable en somme, mais en plus considérable encore, à ce Jean-Baptiste qui ouvre notre histoire et aux La Romagère qui firent sa fortune.

Ce viager permit à ma grand-mère d'habiter le Tirondet jusqu'aux années de l'après-guerre et à ma mère d'y trouver refuge avec nous, ses cinq enfants, pour les vacances scolaires, et en permanence pendant les années de l'Occupation où nous fûmes, comme nos ancêtres, pensionnaires chez les inévitables pères maristes de Montluçon et ma sœur au collège de l'Immaculée Conception.

Pour nous aussi le Tirondet est la maison d'enfance ! C'est là que mon frère et moi nous jouions « aux vaches » (les vaches étaient figurées par des marrons d'Inde dont les couleurs rappellent le marron des vaches limousines, nous les mettions en rang et nous les « emmenions aux champs », nous leurs construisions de menues étables), et plus tard au croquet ; c'est là que nous allions en juillet cueillir acrobatiquement dans les cerisiers de haies les cerises sauvages, les merises, dont grand-mère faisait des « millas » (clafoutis) aux noyaux innombrables, puis les cèpes et les girolles qui faisaient à la veille de la rentrée des classes le bonheur des débuts d'automne. Presque quotidiennement, nous faisions l'été échange de visites (de jeux et de baignades) avec les enfants de nos voisins de Beauregard, la famille d'Aubigny.

C'est là que nous accompagnions aux champs pour participer à notre façon aux travaux agricoles les enfants des métayers d'en haut et d'en bas, le Dédé Le Guellec, dont le père fut assassiné en 1944, et Jean, Guy et Paulette Giraud, dont la famille assistait fidèlement, depuis un siècle je crois, les Verdalle de Combraille et

pour qui nous avions et avons conservé la plus grande amitié ; des oncles et des tantes Giraud assuraient les métayages de la Tuilerie ainsi que de Fayolle où Anne-Marie Giraud, « la Mimi » elle aussi, fit la connaissance de son futur mari, Alain Gaulmier et de ses parents réfugiés résistants qu'avaient accueillis l'oncle Emile Giraud à Fayolle et les parents d'Andrée, Marceline et Maurice, les métayers du Tirondet.

J'ai connu dans leurs dernières années mes arrière-grands-tantes Marie-Antoinette et sa sœur Mathilde (Adèle était morte en 1924) ainsi que Clotilde, la comtesse Clo, qui était malheureusement devenue sourde et à qui il fallait crier dans l'oreille les plaisanteries de ma tante Marie-Antoinette ou, quand il était présent, de mon oncle Maurice (l'oncle Rice), qui avaient fait rire toute la tablée deux minutes auparavant. Clotilde mourut en 1941.

En 1942, ma mère eut à soigner, par le grand froid qu'il faisait dans la Creuse, quatre congestions pulmonaires simultanées ; mon frère Damien, encore petit, ma grand-mère et Mathilde et Marie-Antoinette qui toutes les deux succombèrent le même jour de février. Je pense que le docteur Devillechabrole n'était plus de ce monde ou avait pris sa retraite, car c'était je crois le médecin d'Evaux qui venait soigner les malades, gagnant à grand-peine malgré la neige le Tirondet dans sa voiture à gazogène. Le reste des temps de la guerre fut largement occupé pour ma mère à parcourir, de ferme en ferme, le pays à vélo à la fois pour nous procurer en ces temps de restrictions sévères des suppléments de beurre ou de fromage et fournir en contrepartie aux cultivateurs ses services de piquûres et d'infirmier.

Le décès de ma grand-mère en 1958, à l'âge de 80 ans, entraîna bien entendu, avec la fin du viager, un changement de mains, la femme de mon oncle Robert, fille de monsieur Picard, récupérant son bien. (*Voir paragraphe suivant*). Le premier acte de cette récupération fut la création, dans une petite chambre donnant sur l'arrière de la maison (et qui avait un temps été la mienne ; c'est là que j'ai lu dans ma première enfance la presque totalité des œuvres de la comtesse de Ségur, dans la « bibliothèque rose » bien entendu), d'une salle de bains toute neuve, avec l'eau courante, un luxe inconnu jusqu'à ce jour au Tirondet (on se lavait dans des « tubs » en aluminium, on se douchait à l'éponge ! Ou bien ... on ne se lavait pas trop, mais tout l'été l'on se baignait dans l'étang du Goulet). Je suppose que ma tante dut aussi équiper le second étage en électricité, car ses prédécesseurs n'avaient équipé que le rez-de-chaussée et le premier étage, et non pas le second qui avait jadis été surtout l'étage des domestiques (amateur de mansardes, je m'éclairais dans ma chambre, au Tirondet, avec une lampe à pétrole).

Un frère de ma mère, nommé Robert, rêvait d'agriculture et suivit les cours d'une école adaptée. A l'âge de 23 ans, il épousa la fille de monsieur Charles Picard, l'acheteur du Tirondet, et se trouva de la sorte, assistant à cet effet son beau-père, puis seul, à la tête d'une exploitation agricole très considérable qu'il mena en

« régie directe » dans les environs de Buzançais et ailleurs avec fermiers ou métayers. Les deux domaines du Tirondet étaient bien entendu d'une dimension beaucoup plus modeste, mais mon oncle rendait plusieurs fois par an visite à sa mère et contrôlait en même temps l'exploitation des deux métayages, assisté à cet effet par monsieur Martin Parry, régisseur, jusqu'à la mort de celui-ci en 1949, comme nous le rappelait récemment monsieur Buisson.

Mon cousin germain Charles-Henri de Ponchalon, diplômé lui aussi d'une école d'agriculture, continua la carrière agricole de son père et fut aussi pendant trente ans maire de Vendœuvres, en Berry et pendant dix ans président de la Fédération Nationale de la Chasse. Mais il ne put s'occuper du Tirondet dont la propriété était échue à sa sœur ma cousine germaine. Paulette Giraud continua fidèlement à assurer l'entretien et le suivi de la grande maison vide. Mais à la mort de ma cousine, mère elle aussi de famille nombreuse, ses héritiers, qui n'y avaient jamais vécu et avaient d'autres repères, mirent la maison en vente. Des acheteurs belges, puis hollandais, leur ont succédé.

Propriété de mes cousins de La Chaussade, le domaine de Fayolle, où les Giraud avaient accueilli pendant l'Occupation les beaux-parents et le futur mari de Mimi Giraud, fut cultivée (et achetée ?) ces dernières années par un de nos voisins et amis d'enfance, Alain d'Aubigny, héritier du « château » de Beauregard, sur la commune de Saint-Priest, et du domaine adjacent que son fils Gérard continue après lui de cultiver.

Louroux, dans ma mémoire, c'est, chaque automne, la récolte des châtaignes dans la grande allée qui fait suite à la croix qui marquait la limite entre les terres du Tirondet et celles de Louroux. La dernière fois que j'y suis passé, il y a bien plus d'un demi-siècle (je suis âgé aujourd'hui de 88 ans), le « château » n'était pas en très bon état. Il était converti par le cultivateur de Louroux en bâtiment agricole et les fenêtres du rez-de-chaussée débordaient de paille ou de foin. Je suis heureux de savoir que de nouveaux acheteurs, britanniques cette fois, ont entrepris la restauration de ce charmant manoir.

LE TIRONDET-MARSAT

Vincent, le second fils d'Annet, né au Tirondet en 1819, étudie naturellement au collège mariste de Montluçon, puis vit en célibataire au Tirondet auprès de son frère Henry et de ses enfants en « gentleman-farmer moderne et très actif. Son père ayant fait ses partages et attribué avec le Tirondet deux domaines à Henry son aîné (les deux domaines d'en haut et d'en bas du Tirondet), Vincent n'en a eu qu'un. Il le coupe en deux et exploite la moitié de La Chassagne en une tuilerie très active. En même temps, il se fait élire maire de Sannat et acquiert rapidement la réputation d'être un excellent jeune administrateur et un remarquable agriculteur ».



A 38 ans, il épouse Joséphine de la Tour Fondue, la fille des propriétaires d'un « château » et domaine de **Marsat**, près Chambon. « Après leur mariage, les jeunes époux partagent leur vie entre le Tirondet et Marsat. Vincent a sa mairie à Sannat et ses deux domaines à gérer. A Marsat, il s'occupe des deux domaines qui iront à sa femme et aussi de la tuilerie. Il prend également la

gestion des deux domaines qui iront à son beau-frère Ferdinand, absent dans les affaires. Il fait effectuer dans ceux-ci des drainages importants pour assécher des terres trop mouillées, travaux qui lui valent un Premier Grand Prix d'Honneur au Concours agricole et qui sont encore en fonctionnement actuellement à la veille de l'an 2.000. Il fait également réaliser à la Souvolle (Saint-Sulpice-le-Dunois) une installation d'eau courante par gravité, donc gratuite, tout à fait exceptionnelle, utilisée jusqu'en 1950, soit pendant 90 ans. Il obtient des Eaux et Forêts un aménagement de la chasse à Marsat. Bref en cinq années de gestion, le bilan de Vincent est remarquable. »

Vincent meurt en 1862 d'une typhoïde contractée en essayant de soigner au Tirondet Marie-Blanche, l'une des filles de son frère Henry, atteinte de cette maladie que l'on ne savait pas soigner à l'époque. Il laisse un fils de 2 ans, Ferdinand. Sa femme se remariera avec un La Romagère, encore, et donnera naissance à un second fils, Guillaume de la Romagère. Ce dernier, célibataire et sans enfants, décidera d'adopter les fils de Ferdinand dont les descendants se nommeront donc Verdalle-La Romagère, y compris mon cousin Aimery, auteur de la généalogie d'où sont extraites la plupart des informations ci-dessus.

Ferdinand a deux fils, Hugues, qui fait souche donc à Marsat

LA COURCELLE

et Arnaud qui épouse Henriette de Pierre, héritière du domaine de La Courcelle, dans l'Allier qui devient de ce fait, de la même façon que Marsat, une propriété Verdalle ; d'où Annet, Bénédicte, Guillaume et leur descendance.

COMMENTAIRES

POLITIQUE

Au moment de la Révolution, les militaires de la famille furent amenés à émigrer (ou, comme Louis-Claire, à se cacher), les ecclésiastiques, à refuser d'être assermentés, poursuivis et condamnés pour ce motif. Au XIX^{ème} siècle, dans une France divisée entre des cléricaux monarchistes et des républicains anticléricaux, les Verdalle restèrent unanimement de fervents monarchistes et, qui plus est, légitimistes (certains démissionnant de leur carrière en 1830, après la chute de Charles X, pour ne pas se mettre au service d'un ... Orléans, Louis-Philippe !) ; et, en ce siècle où l'Eglise française, avant Léon XIII (et même après lui) s'opposait à la République, ils furent surtout des cléricaux passionnés qui se cotisèrent pour financer la construction d'une nouvelle église à Sannat en remplacement de la vieille église romane trop petite. Roger de Verdalle s'engage dans les années 1860, sous les ordres du colonel de Becdelièvre, dans les zouaves pontificaux qui ont pour objet la défense du pape. Les mêmes idées se trouvent abondamment développées dans les romans de sa sœur, la comtesse Clo. Ma grand-mère me racontait aussi comment, au moment de l'affaire Dreyfus, les Verdalle du Tirondet étaient, c'est évident, tous anti-dreyfusards, mais, à cette époque où la France se trouvait déchirée en deux camps opposés, l'on trouvait moyen de se chamailler malgré tout entre ... anti-dreyfusards modérés et anti-dreyfusards convaincus. Antisémites ? Je n'en suis pas certain. Ils se voulaient défendre avant tout la religion, les traditions, la patrie, l'armée. Antirépublicains ? C'est sûr ! Le Figaro, m'expliquait mon parrain, ce n'est qu'un journal communiste !

MARIAGES

Une caractéristique de cette « noblesse » était une certaine endogamie. D'abord parce que les « nobles » se marient entre eux : « Epouse plutôt une fille de ton milieu ... » (ce mot « milieu » qui se veut désigner une élite !). Outre l'endogamie propre donc à un milieu social très restrictif, une endogamie familiale : on se marie entre connaissances (on se connaît par exemple chez les très mondains La Roche Aymond de Mainsat), entre cousins aussi. On compte par exemple dans la période quatre mariages La Romagère, à commencer par la femme de Jean-Baptiste, l'ancêtre commun de tous. Michelle-Charlotte, fille de Jean-Baptiste et de Marie-Anne de la Romagère, épouse son oncle François de la Romagère (avec dispense de Rome) ... Claire de Verdalle, la future centenaire, descendante de Marie de Bonneval, femme de Louis (1633) et fille de Gabrielle de Bar (épouse de François de Bonneval) épouse elle-même un Maurice de Bar. Henry de Verdalle épouse sa nièce Gabrielle de Chauvigny.

Cette endogamie favorise souvent les riches mariages, facilités par l'ancienneté et la notoriété d'une famille « dont la noblesse remonte aux croisades ». Mais la politique issue de Jean-Baptiste, attribution des terres à ses divers enfants, engendre un partage qui, compte-tenu des familles nombreuses, tarit

progressivement les ressources des héritiers successifs : Jean-Baptiste ne pratiqua certes pas la politique du droit d'aînesse ! Une politique cependant pas me too du tout ! L'attribution des demeures et des domaines est masculine et se fait au profit de ses fils, Chatain pour Jean-Claire, le Tirondet pour Annet et pour Hugues Fayolle ; ce qui engendre la dispersion, mais aussi une multiplication des demeures Verdalle qui constitue en quelque sorte le génie de cette famille pendant les quelque trois siècles qui font l'objet de ce récit.

Les mariages y jouent un rôle capital, apportant en somme, soit la fortune qui sert à acquérir les domaines, soit les domaines eux-mêmes quand la promesse en est l'héritière (Marsat, La Courcelle), soit même à récupérer un bien perdu par la famille : La Chaussade, sortie deux fois de la famille au profit d'héritières étrangères aux Verdalle, y revient par les mariages de deux garçons, Amédée, puis Lionel, tous les deux des Verdalle.

AGRICULTURE

Les raisons de l'achat par cet ancêtre Jean-Baptiste, grâce à ses biens, à ses emprunts et à la dot de sa femme, de nombreuses propriétés, ne sont pas évidentes. Mon cousin Aimery nous met sur la voie en constatant que les premiers achats se firent l'année suivant l'arrivée de ses premiers fils, qu'il s'agissait en quelque sorte de doter dès leur naissance. Nous étions dans les dernières décennies de l'Ancien Régime et il faudrait savoir si la vocation de propriétaire foncier était chose courante à cette époque. En tout cas ce n'était sans doute pas dans ce cas-là une vocation de physocrate, amateur d'agriculture, de « Ridicule » désireux, comme dans le film de Patrice Leconte, d'adapter ses terres à la culture, d'un Tolstoï poussant la charrue ! Car je suis frappé, dans cet exposé généalogique, par l'absence presque totale de l'agriculture dans les soucis de ces générations de propriétaires fonciers. La grande affaire était la chasse, passion d'oncle Amédée à La Chaussade (« il a tué le dernier loup de Creuse ») et de mon oncle Rice au Tirondet ; un sujet qui, lorsque j'étais enfant, monopolisait les conversations à l'automne, dès les semaines précédant ... « l'ouverture de la chasse » justement.

Mon cousin décrit ainsi, l'avenir de mon arrière-grand-père Roger tel qu'il peut être vu par son père Henry : « Comme il est le fils aîné, la tradition veut que ce soit lui plus tard qui reprenne le Tirondet, et, pour métier, on lui apprend surtout ... à chasser » (amateur d'opéras, Il apprendra aussi et surtout à remarquablement chanter, sans pour autant l'idée de faire carrière dans ce métier-là : pour un « noble » ça ne se fait pas !). Comme je disais à ma grand-mère, sa fille, combien c'était dommage pour cet amateur de musique de n'avoir pas connu la radio, elle me répondait : « Ah ! S'il avait eu la radio, il n'aurait pas passé autant de temps à réciter son chapelet en faisant le tour de ses champs ! » Tel était le rapport du propriétaire foncier avec ses terres agricoles !

Deux exceptions cependant. J'ai reproduit ci-dessus en détail le texte de mon cousin consacré à Vincent de Verdalle qui fut pendant onze ans (1851-1862), jusques à son décès en 1862, maire de Sannat et fut un entrepreneur et un novateur très actif en matière d'agriculture au Tirondet, puis à Marsat. Je serais heureux de savoir si les archives des communes, si elles existent, confirment les dires de mon cousin sur ce Vincent de Verdalle et de savoir également ce qu'elles disent sur son frère Henry de Verdalle, décédé en 1900, maire de Sannat de 1874 à 1876 ; et sur Amédée, maire d'Auge pendant 45 ans, un rôle où l'agriculture doit quand même avoir sa place ! L'autre exception est celle de mon oncle Robert, le frère de ma mère, devenu, par ses études, par sa vocation et par son mariage, dirigeant d'exploitations agricoles, dont celle du Tirondet.

Dans les années suivant la Libération, du fait je pense des engrais plus que de la mécanisation encore balbutiante de l'agriculture creusoise, les rendements en blé s'accrurent considérablement. L'on calculait cela en grandes conversations à la fin de l'été lorsque se remplissaient au pied de la batteuse les sacs de 100 kgs que l'on comptait, justement, avec soin et que je voyais avec stupéfaction, avec admiration, juchés sur les épaules des paysans les plus costauds qui les montaient marche après marche par une échelle vers les greniers du domaine d'en bas.

NB : Les notes en italique ont été ajoutés par JP Buisson avec l'accord d'Antoine de Matharel, ainsi que le tableau généalogique, la carte et les photos.

Complément figurant dans le mail de réponse de Mr de Matharel suite à ma question concernant la famille de Bar :

Concernant la famille de Bar, je ne trouve pas ses origines dans internet, car il y a vraisemblablement plusieurs familles de ce nom et il est difficile de les distinguer.

Dans la généalogie de mon cousin, j'ai recopié le peu d'indications trouvées à ce sujet :

"Quant à la maison de Bar, qui remonte aux croisades et à Etienne de Bar tué au siège d'Antioche en 1098, elle existe toujours elle aussi, "et une alliance est intervenue en 1812 entre Maurice de Bar et Claire de Verdalle, devenue chez nous la célèbre tante centenaire, "décédée à 104 ans en 1896, doyenne des Français.

Maurice de Bar

"Ce beau jeune homme, de quatre ans son aîné (l'aîné de Claire de Verdalle, qu'il va épouser) est une force de la nature. Issu d'une "ancienne famille (les Bar étaient 25 à Fontenoy) qui mène grand train dans son château des Edelins près de Saint-Pourçain ..."

Deuxième complément de Mr Antoine de Matharel qui a résumé les acquisitions foncières des de Verdalle.

Les achats fonciers des de Verdalle à Sannat et autres lieux
Résumé

1638 : Louis achète « la petite seigneurie de **Louroux** ».

1753 : Il aménage la cure du Tromp où il s'installe avec son oncle ecclésiastique. Il épouse une La Romagère, très fortunée. Au début de leur mariage, Jean-Baptiste se partage entre La Romagère, Louroux et la moderne cure du Tromp. Il procède, grâce à la fortune de sa femme et à des emprunts, à une politique d'acquisition de terres :

1767 : **Chatain** (qu'il rebaptise Chastaing), qui sera destiné à son fils Louis-Claire ;

1770 : **Le Tirondet** (qu'il rebaptise Le Tyrondeix), qui sera destiné à son fils Annet ;

1775 : **Fayolle**, qui reviendra à son fils Hugues, puis Pix, Douleix, Lavaud. Il possède alors mille hectares d'un seul tenant et peut aller de Douleix à Louroux (7kms) sans sortir de chez lui.

1807 : Louis-Claire de Verdalle, fils aîné de Jean-Baptiste, achète **La Chaussade** (commune d'Auge) ; la même année, avec trente autres habitants d'Evaux, il rachète le monastère, ex-bien national, pour en faire une école secondaire. Il perd sa femme en 1828 à Chatain, puis entre dans les ordres à soixante-trois ans : nous le nommons (« le grand-père abbé »).

1852 : Auguste, fils de Louis-Claire, héritant des dettes énormes contractées par son grand-père et par son père pour les achats fonciers, **revend Chatain** à la princesse Galitzine, née La Roche-Aymond et sœur de la propriétaire de Mainsat.

1857 : Vincent, fils d'Annet, le deuxième fils de Jean-Baptiste, épouse une demoiselle de La Tour Fondue, famille propriétaire du domaine de **Marsat**, près de Chambon, qui deviendra de ce fait, et est encore une maison Verdalle.

1858 : Henry de Verdalle, fils d'Annet et petit-fils de Jean-Baptiste, détruit « le vieux Tirondet » trop petit pour loger ses douze enfants et construit un **nouveau Tirondet**, l'actuelle maison.

Page suivante : Troisième complément : L'église et la cure du Tromp (cf. page 9 du récit). Informations fournies par Mme Simone Blondin qui a restauré ce site.



Site de l'ancienne église du Tromp détruite par un incendie en 1816. Pierres de l'ancienne église



Portail du Tromp transféré à l'église de St-Priest



Elément de l'ancienne église



Pierre tombale d'un de Verdalle ?



Ancienne cure devenue grange

dite « Comtesse Clo » (Romans) ou Pépita (Poèmes) 1855-1941



Poème sur le Tirondet (Transcription page suivante)



Deux couvertures de ses romans

Mon Berceau !

Point de donjon, pas de tourelles,
De créneaux, ni de pont-levis ;
C'est un simple nid d'hirondelles
Maison blanche aux bosquets fleuris.
Elle cache son toit d'ardoise
Sous un fouillis de verts arceaux,
Laissant un reflet de turquoise
A travers l'arbre aux grands rameaux !
De sa façade elle contemple
L'épaisseur sombre des massifs
Arrondis en porche de temple
Avec leurs sorbiers aux grains vifs
Dont la rouge grappe qui brille
Comme un collier de fin corail,
Jouant au-dessus de la grille
L'effleure comme un éventail

Tout près la chapelle s'élève
Ange gardien du logis
Chaque soir à l'heure du rêve
Tous les cœurs y sont réunis !
A la faible lueur du cierge.
Dans le sanctuaire assombri,
La prière monte à la vierge
Dont le regard semble attendri.

Où mène cette allée ombreuse ?
On voudrait égarer ses pas
Sous la voûte mystérieuse
Où des voix chuchotent tout bas...
Ces voix qu'on entend dans les songes
Parler des pays enchantés
Qui vous bercent de leurs mensonges
Le cœur vit de leurs faussetés !
Sous le berceau de sycomores
On doit ouïr ces douces voix
Les fantastiques mandragores
Habitent les plus sombres bois.

Tout au coin de la maison blanche,
La dominant de sa hauteur,
Portant au ciel sa verte branche
Comme un rameau provocateur
Un peuplier bien droit se dresse.

Autrefois enfant je croyais
Qu'en y montant avec adresse
Au paradis bleu j'atteindrais.
Oh ! Les rêves de notre enfance
Ils restent vivants souvenirs,
Quand le peuplier se balance
Je les compte dans ses soupirs.

Ce n'est que verdure et feuillage,
Etangs clairs, grands champs de genêts
Fleurs de parterre et fleurs sauvages,
Bois tout embaumés de muguets.
Et le pré vert sous les fenêtres,
Couronné par de noirs sapins,
Entouré de bouleaux, de hêtres
Et de buissons géants ou nains.
L'herbe y prend de douces teintes
Aux rayons du soleil couchant,
On dirait des torches éteintes
Qui se penchent du firmament !
Et les regards suivent ces ombres
Et dans les rubans lumineux
Dont se traversent les plis sombres
Passe comme un reflet des cieux.

C'est une main que je vénère
Qui construit ce nid charmant
L'amour que l'on a pour un père
Ce fort et tendre sentiment
Se reflète sur cet asile,
Et de mystérieux attrait
Il l'orna comme un péristyle
Orne et complète un beau palais.

Point de donjon ni de tourelles,
Pas de créneaux ! De pont-levis ;
C'est un simple nid d'hirondelles,
Maison blanche aux bosquets fleuris.
Ce doux séjour, ce nid, je l'aime
Il est si blotti « mon berceau » !
J'ai trouvé plus d'un doux poème
Dans les plis de son vert rideau.
Ce n'est que verdure et feuillage,
Etangs bleus, grands champs de genêts,
Fleurs de parterre et fleurs sauvages,
Bois tout fleuris de blancs muguets.

Suite et fin du poème

« **Mon berceau** ».

*(Le château du Tironnet) de Clotilde
de Loubens de Verdalle (Pépita)
précédemment publié.*

II./

C'est une main que je vénère
Qui construit ce nid charmant
L'amour que l'on a pour un père
Ce fort et tendre sentiment
Se reflète sur cet asile
Et de mystérieux attrait
Il l'orna comme un péristyle
Orne et complète un beau palais

Point de donjon ni de tourelles,
Pas de créneaux ! De pont-levis ;
C'est un simple nid d'hirondelles,
Maison blanche aux bosquets fleuris.

Ce doux séjour, ce nid, je l'aime
Il est si blotti « mon berceau » !
J'ai trouvé plus d'un doux poème
Dans les plis de son vert rideau.
Ce n'est que verdure et feuillage,
Etangs bleus, grands champs de
genêts,
Fleurs de parterre et fleurs sauvages
Bois tout fleuris de blancs mugets.

REPONSE A UN COMPLIMENT

« Vous avez, m'a-t-on dit, un regard
plein de flamme,

Vous avez de grands yeux, où se lit
toute une âme,

Pourquoi sont-ils parfois absorbés et
rêveurs ?

Ils doivent, pour chacun, être
toujours rieurs.

« La gaîté va si bien à vos noires
prunelles,

Elle y jette en passant d'étranges
étincelles.

Sont-ils faits pour aimer, caresser, ces
yeux fous ?

Auraient-ils ces éclairs qui mettent à
genoux ?

« Je ne puis deviner : les plus sombres
mystères

Seraient bien à l'abri sous vos
longues paupières.

Et cependant ces yeux, si largement
ouverts

Ne dérobent aucun de leurs beaux
reflets verts.

« D'où vient que l'on ne sait s'il s'y
cache une larme,

Ou bien si d'un sourire on aura tout le
charme ?

Tantôt, d'un fier regard, ils sondent
l'avenir,

Et tantôt ils sont doux, doux comme
un souvenir.

Puis, troublés par un mot, quittant
leur rêverie,

Ils ne respirent plus que fine
moquerie

Et déroutent ainsi l'habile
observateur

Qui voudrait bien y lire un peu de
votre cœur.»

Langage surprenant pour le siècle où
nous sommes !

Celui qui me parlait est-il un de ces
hommes,

Chevaliers d'autrefois, nobles et
vaillant preux

Qui donnaient tout leur sang pour
l'amour de beaux yeux ?

Non, non ! Le temps n'est plus !
Maintenant les richesses

Ont des reflets dorés, de brillantes
promesses

Qui les séduisent tous, le jettent aux
genoux,

Humbles et suppliants, des plus
laides que nous.

L'Argent, c'est le grand mot! ... Il
remplace les charmes,

Il est l'Amour, il est la plus belle des

armes

Pour conquérir les cœurs ... Ah ! Vous
voulez savoir ¹

Ce qui fait que mes yeux ne vous
laissent rien voir ?

Le plus naïf le sait, l'amour n'est plus
de mode.

Cela n'empêche pas d'encenser, c'est
commode !

On ne peut l'ignorer, quand vous
faites la cour,

Ce n'est qu'un passe-temps, ce n'est
point de l'amour.

Si 'on connaissait mieux, vos banales
paroles,

Elles font faire, hélas ! ... quelques
tristes écoles,

Car j'ai vu se brûler maints jeunes
papillons

Aux feux des doux propos, langue de
nos salons.

Et vous comptez sur moi pour servir
de pâture

A ces écervelés ... beaux rois de la
nature !

Qui voudraient consumer ... et
n'enflamment jamais.

Seriez-vous bien surpris si je les
méprisais ?

¹Clotilde et ses sœurs n'avaient pas de dot à fournir pour

un éventuel mariage. Elles restèrent filles.

Quant à vos compliments ... vous me
faites sourire,

Mais je pourrai toujours vous aider à
les dire.

Ils ne sont pas de vous, car je les sais
par cœur.

Vous les débitez bien, mais ce n'est
pas flatteur.

Je m'en amuse aussi, je trouve votre
hommage

Tout à fait de mon goût. Votre
charmant langage

Touche et charme mon cœur ; vos
propos sont si doux.

J'écoute, mais tout bas, je me moque
de vous.

Vous ne comprenez point que si
parfois je rêve,

Mes yeux doivent cacher, jusqu'à ce
qu'il s'achève

Ce songe ou souvenir, première
illusion,

Dont le réveil, hélas ! ... fut la
déception ...

Ils ne disent jamais s'il me reste en
partage

Un nom ... un culte ... un dieu ... un
secret héritage ...

Et vous ne saurez pas, si j'ai su réciter,

Si je récite encore un temps du verbe
aimer.

Pépita

Bout rimé

Marguerite

Je livre à la main qui me cueille

Mon secret, ma beauté.

Et lorsque l'on m'a tout ôté,

Mon cœur reste à qui m'effeuille.

Pépita

LE NID (10 décembre 1878)

Je connais un nid sous l'ombrage
Peuplé d'oiseaux, de gais ramages,
De douces rumeurs, de chansons ;
Ils sont nombreux dans les
buissons.

Tous d'un même amour sont le
gage.

Quelques-uns manquent à l'appel,
Ils ont fui le Nid paternel,
Leur humeur était voyageuse.
Et la mère est toute songeuse :
Elle craint l'épervier cruel.

Aussi dès que le jour s'achève,
La tête sous l'aile, elle rêve
Que ses petits vont revenir.
Pour le présent, pour l'avenir,
Sa prière est un chant sans trêve.

L'an dernier, la chaude saison
Avait refleurì le buisson,
Au nid, tout était joie et fête.
Et le bonheur qui se reflète
Sur tous avait mis son rayon

Partout se chantait la nouvelle :
« Notre frère a trouvé sa belle,
« Blanche colombe sur le chemin.
« Sur une branche de jasmin
« Pour eux le soleil étincelle. »

Une sœur de plus au logis,
Deux oisillons venus depuis
Et le Nid est resté le même,
Asile béni que l'on aime,
Où l'on vit heureux et unis. (1)

L'automne a dépouillé la branche.
En vain l'on cherche la pervenche,
Voici l'hiver et ses frimas.
Au bois l'oiseau ne chante pas.
Mais au Nid le bonheur s'épanche.

On y parle d'heureux retour,
On y gazouille tout le jour
Pour fêter une sœur nouvelle,
Vive et gracieuse hirondelle
Qui vient sur l'aile de l'amour.

« Salut, ô douce Messagère !
« Pour nous tu n'es pas étrangère,
« Ta présence vaut un printemps.
« Les fleurs vont naître dans les
champs
« Que touche ton aile légère.
« Salut beau couple voyageur !
« Charmant présage du bonheur !
« Notre chanson de bienvenue,
« Dis-je, l'as-tu pas reconnue ?
« Oh ! Viens, le vrai nid, c'est le
cœur ! »

¹ Le 18 novembre 1878, Fernand de Loubens, frère de Clotilde et poète lui aussi, avait épousé Marie-Thérèse de Trochereau